

ENTRETIEN

LOJZE WIESER

«Que savons-nous de la littérature de l'Ex-Yougoslavie, du roman tchèque, de la poésie polonaise ? Dans la plupart des cas, il faut qu'une œuvre ait été écrite par un dissident, de préférence emprisonné, pour qu'elle retienne l'attention de l'Europe occidentale.»

Lojze Wieser est né en 1954 à Klagenfurt, dans la province autrichienne de Carinthie. Issu de la minorité slovène, il est le fondateur d'une maison d'édition reconnue visant à promouvoir la littérature d'Europe centrale et orientale dans les pays de langue allemande. Nous nous sommes rencontrés au Paulus, l'un des derniers cafés slovènes de Klagenfurt.

Tiens, le menu est en deux langues...

Oui, c'est un café slovène ici.

Y en a-t-il beaucoup ?

Autrefois de nombreux cafés traduisaient les menus en slovène... mais les temps ont changé.

C'est donc le tout dernier ?

Officiellement, oui.

Je suis donc venu vous interroger sur votre collection « Europa erlesen » pour mieux comprendre comment l'idée vous en est venue, quelles sont vos ambitions et vos choix éditoriaux. Vous vous présentez d'ailleurs comme « le spécialiste de la littérature européenne » : pourriez-vous m'expliquer ce que cela signifie pour vous ?

Cela a commencé il y a 25 ans, à une époque où ici, en Carinthie, en Autriche, on ne pouvait trouver un seul livre slovène en langue allemande. C'est alors que j'ai fait traduire, à mes frais, un livre sur la guerre des partisans slovènes en allemand. Ce livre a été présenté par la télévision autrichienne : une première historique.

C'est alors que j'ai créé ma maison d'édition, qui avait vocation à traduire des auteurs slovènes en allemand. Mon idée était la suivante : nous, les Slovènes de Carinthie, ne pouvons blâmer le peuple majoritaire – les Autrichiens – pour leur mépris de notre culture si nous ne leur rendons pas cette culture « minoritaire » accessible dans leur propre langue. J'ai donc fait traduire plus de 20 livres slovènes en allemand, tout en essayant de me remettre à faire paraître de la littérature en slovène ici à Klagenfurt.

J'ai ensuite fondé ma propre maison d'édition. C'est là qu'il m'est apparu avec évidence que nous, les Européens, avons généralement dans notre connaissance des autres cultures d'immenses taches blanches. Que savons-nous de la littérature de l'Ex-Yougoslavie, de Roumanie ou de Bulgarie ? Que savons-nous du roman tchèque, de la poésie polonaise ? Dans la plupart des cas, il fallait qu'une œuvre ait été écrite par un dissident, de préférence emprisonné, pour qu'elle retienne l'attention de l'Europe occidentale. En dehors de cette prose aux motivations politiques, il y avait peu d'intérêt pour la littérature en soi.

En 1990, j'ai fait un petit calcul qui a été à l'origine de mon entreprise. Je me suis rendu compte qu'en cent cinquante ans, sur tous les livres parus dans l'une des quatre langues de l'ex-Yougoslavie (slovène, croate, serbe, macédonien), moins de trois-cents avaient été traduits. C'est-à-dire soixante-quinze environ pour

chaque langue. Un tous les deux ans !

J'ai ensuite analysé plus spécifiquement le cas slovène : il est apparu qu'à la veille de la première guerre mondiale, seuls dix-huit œuvres en slovène avaient été traduites. Puis dix dans l'entre-deux-guerres, trois pendant la deuxième guerre et le reste (environ quarante) après la guerre, pour la plupart chez des éditeurs est-allemands. La situation de la littérature croate n'était pas meilleure : Ivo Andric, malgré son Prix Nobel de 1961, a dû attendre plusieurs années avant d'être traduit en Occident. La Yougoslavie était une de nos taches blanches

J'ai donc commencé à m'intéresser de près à la littérature du Sud-Est de l'Europe précisément au moment où la Yougoslavie a commencé à se désintégrer. Mais comme je l'ai dit alors, il ne s'agissait pas de repousser des frontières politiques, mais de laisser la culture franchir ces frontières. C'est dans les esprits, non sur les cartes, qu'il faut effacer les frontières.

Et comme nous, les Slovènes, avons des minorités en Autriche, mais aussi en Autriche et en Hongrie, il s'agissait avant tout de faire coopérer ces différentes communautés slovènes, de les amener à œuvrer pour la reconnaissance de leur culture par nos voisins plus puissants.

J'ai aussi défendu à l'époque la thèse qu'il existe un Kulturraum uni, ce qui n'est pas identique à un État national (comme l'Autriche). Nous vivons sur les territoires de plusieurs nations, mais nous avons ici une Pforte incroyable, qui nous permet de rendre ces frontières perméables. Cette idée, je l'ai développée pendant les 25 ans de ma carrière d'éditeur. Je suis convaincu que la culture, par son ouverture, son innovation, sa recherche permanente d'une langue et de réponse nouvelles par le fait qu'elle produit toujours du nouveau, son refus de l'apologie, est la seule qui est en mesure de rapprocher les hommes. La guerre, elle n'a pas conduit à un meilleur monde ces 150 dernières années. Nous devons donc trouver un moyen de faire de l'Europe une communauté pacifique un modèle pour les autres continents. Nous ne pouvons y parvenir qu'en donnant aux cultures de ces « territoires » une grande attention et une égalité des droits, quelle que soit leur taille.

Pour plagier un auteur célèbre, la culture est la continuation de la politique par d'autres moyens... après tout, pourquoi ne pas contrecarrer Clausewitz ?

Mais ne vous êtes-vous pas heurté malgré tout aux divisions nationales dans votre travail sur les Kulturräume ?

Nous vivons aujourd'hui dans une situation remarquable. C'est notre première occasion de construire une Europe démocratique ; grâce à l'Elargissement, nous avons créé la possibilité d'une Europe libérée des guerres et des États-nations, où les peuples ne seront plus contraints à s'assimiler à une région, à abandonner leur langue au profit d'une autre, où ils peuvent se déplacer où ils veulent mais ont surtout la possibilité de rester chez eux, qu'ils ne soient pas pauvres au point de devoir

L'homme, comme entité, n'est pas qu'un outil de travail, mais bien une personne avec sa langue, son expérience, sa culture, ses émotions, etc.

Ce projet, Europa erlesen, consiste donc à étendre à l'échelle européenne le travail de Verständigung que vous avez commencé en Carinthie, entre Slovènes et Autrichiens ?

Pas seulement, c'est le développement de nos efforts pour faire connaître des auteurs de Serbie, d'Albanie, de Bulgarie, etc. et les traduire, trouver des traducteurs – c'était cela notre projet au début. Mais nous ne pouvons pas en rester là, car il existe toujours une autre richesse de ces lieux, à savoir : les écrits qu'ont laissés les voyageurs qui les ont traversés. C'est une toute autre entreprise donner une seconde chance à des livres mal traduits, à des auteurs méconnus, non pas en publiant leurs œuvres complètes, mais en les rassemblant dans un livre d'extraits consacré à une ville, à une région. Ljubljana, par exemple, n'a pas été décrite que par des Slovènes ; il y eut aussi beaucoup d'Autrichiens, d'Italiens, James Joyce, Charles Nodier... en les lisant, j'ai pu avoir un tableau complet de la ville, de son aspect, de ses mœurs, de sa politique, telle qu'elle a été vécue par ses habitants mais aussi observée par ces voyageurs. Comment ils nous ont vus, en somme. C'est mon intention

Auparavant, toutes les anthologies regroupaient des auteurs est-européens ou ouest-européens. Aucun n'a réuni tous les poètes européens, du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest. Or je suis parti de la thèse que tous les grands auteurs européens ont voyagé. Dostoïevski jouait à Wiesbaden. Des voyageurs occidentaux sont aussi partis explorer l'Europe de l'Est – mais cette fois, souvent avec le sentiment de traverser des

contrées sauvages. Ces textes, souvent pleins de préjugés, je les ai repris tout en les mettant en contexte, en les confrontant et en les insérant dans une composition qui leur retire l'effet destructeur qu'ils avaient autrefois. Je me suis même permis de publier de mauvais textes, car ils montrent comment fonctionne l'homme pensant.

Ces volumes portent un titre générique, Europa erlesen. Comment l'entendez-vous ?

C'est une sorte de jeu de mot. En allemand, le verbe Lesen signifie à la fois « lire » et élever un vin : l'adjectif erlesen qui en dérive caractérise, quant à lui, quelque chose d'exquis, de cultivé, résultat d'un processus continu de recherche et de maturation. Evidemment, la métaphore est un peu alimentaire ; mais après tout, mes livres aussi sont un aliment pour l'esprit !

Vos livres sont aussi une invitation au voyage...

Plus que cela : une invitation à l'écriture. Car après avoir lu 70 auteurs décrire un endroit, pourquoi ne pas être le 71ème ?

Votre anthologie de la littérature européenne n'est pas classée par auteurs ou par thèmes, mais par lieux Pourquoi ce choix « topographique » ?

C'est délibéré, car je suis d'avis que la littérature, fondamentalement, a un topos. Elle ne peut pas exister dans une atmosphère sans frontières – comme l'architecture. Toute la littérature de Florjan Lipus, notre grand auteur, a écrit des œuvres qui se passent tous dans ces quarante kilomètres carrés, autour de Klagenfurt. On peut voir tous ces lieux en deux jours de promenade.

Je crois que la littérature, pour la première fois, est confrontée avec la topographie

A quoi ressemble la carte poétique de l'Europe ?

Nous avons bien sûr en Europe des régions, qui ont toujours existé dans la conscience des hommes. Par exemples, nous avons ici le Karst, une région qui se partage entre l'Ouest de la Slovénie et rejoint l'Autriche, autour de Trieste. Cette région a beau appartenir à deux États différents, elle reste le Karst pour les italiens et les Slovènes. Colja / Goricka Brda der Hügel

Où se trouve une telle conscience, est aussi la chance de pouvoir définir son identité et son attachement au sol sans devenir revanchard pour autant. Nous ne disons pas : tu dois servir tel État, etc., non, la conscience a toujours été présente et bien réelle

La carte politique et la carte poétique ne se superposent donc pas du tout...

Cela est impossible ! Nos centaines d'histoires nous ont légué 48 états nationaux. Mais sur l'étendue de ces 48 États, il existe 200 langues et cultures vivantes. Cela signifie qu'un État a en moyenne trois cultures minoritaires sur son territoire. Prenez l'exemple de l'Alsace : pendant des siècles la question a été de savoir si la culture alsacienne était française ou allemande. Mais ils ont toujours parlé alsacien, tout en se retrouvant le jouet de politiciens démagogues qui ne se sont jamais réellement intéressés à leur langue !

Qu'est-ce qui caractérise selon vous ces régions de confins ?

Les meilleurs artistes en viennent. Cela s'est toujours passé ainsi, par exemple à Trieste. Les gens de ces régions sont plus sensibles, dans leur vie quotidienne, aux frictions des cultures, à la difficulté dans l'usage de la langue...

Vous le savez, Ici en Carinthie, nous avons une culture politique incroyablement réactionnaire. Et pourtant d'immenses auteurs habitent ici . Cela nous fait comprendre le jugement de Paracelse « là où est le mal, croît aussi le remède » . Cela explique aussi que la Carinthie soit la seule province du Reich où se soit développée une résistance locale. Cela a sauvé l'existence de l'Autriche comme État indépendant à la conférence de 1943.